

Le CHaT Persan

Cédric Reinhardt

Copyright © 2022 by Cédric Reinhardt

All rights reserved.

No portion of this book may be reproduced in any form without written permission from the publisher or author, except as permitted by U.S. copyright law.

CONTENTS

1. Le Chat Persan

1

Le CHAT Persan

Iraj Paul Osmani était né en France, mais avait grandi dans la culture perse. Ses parents avaient fui l'Iran lorsque le dictat monarchique avait été remplacé par le dictat religieux. Élève médiocre, il avait péniblement fini l'école obligatoire. Comme Iraj avait passé plus de temps dans la cuisine de sa mère qu'à faire ses devoirs, il se dirigea naturellement vers une formation de cuisinier. Il grimpa, petit à petit, les échelons pour devenir son propre chef. Ses premières recettes, il les créa dans le restaurant d'un ami de son père, qui l'avait engagé à la demande de ce dernier. Mariant avec habileté les saveurs du Moyen-Orient à la gastronomie française, il fit la fortune de ce restaurant. Après ça, il s'attela à faire sa fortune. Il ouvrit son premier restaurant à Paris quelques années avant la fin du millénaire. Quelques années plus tard, un deuxième. Puis suivirent Dijon, Marseille, Brest et Genève.

Iraj avait maintenant plus de cinquante ans, était riche, et ne cuisinait plus du tout. Il passait son temps à gérer ses restaurants, réviser les menus de ses chefs, contrôler les CV du personnel. Dans son dos, tout le monde l'appelait le Shah Persan, et il le savait. Déjà, il portait

une grande moustache en fer à cheval qui encadrait ses bajoues, il avait les cheveux complètement blancs, et était plutôt rond malgré son un mètre quatre-vingt-cinq. Ses yeux bleus qui semblaient tous les temps fatigués étaient la cerise sur le gâteau de ce portrait félin. Ce sobriquet ne le dérangeait pas plus que ça. Il n'avait pas vraiment le temps d'être offensé et il avait fait face à des injures racistes pire que ça dans sa vie. De plus, depuis qu'il avait l'appris, il appelait ironiquement ses employés "ses petites souris".

Il était passé trois heures du matin quand il se réveilla suite à un rêve étrange, empli de shashlik, khoresh et nokhodchi. Alors qu'il se redressait dans son lit, l'odeur du safran, de la cardamome et de l'eau de rose semblait emplir la chambre. Il sortit doucement de son lit pour ne pas réveiller son épouse et se rendit à la salle de bain. Là, alors qu'il buvait un verre d'eau, une envie brutale et inextricable de cuisiner le saisit. C'était comme une envie de s'étirer ou de bâiller. Il descendit d'un étage pour se rendre à la cuisine et consulter le contenu de son frigo. Mais non, il n'avait pas faim, il avait envie de cuisiner, de créer, de faire cuire à feux doux, de faire rôtir, bouillir, d'assaisonner et de pétrir. Il se dit que c'était probablement la crise de la cinquantaine, et aussi celle de la quarantaine qu'il n'avait pas eu le temps de faire. Dans tous les cas, il fallait faire quelque chose. Il s'habilla, prit la boîte où il y avait le double des clefs de tous ses restaurants, et monta dans sa voiture. Par réflexe, il régla son GPS sur son restaurant préféré, le premier qu'il avait ouvert : le "Shâh Nâmeh".

Étant donné que c'était le milieu de la nuit et de la semaine, la circulation ne fut pas un problème. Il se parqua à l'arrière du restaurant dans la zone réservée aux livraisons. Après avoir cherché les bonnes clefs dans la boîte, il descendit de sa voiture, s'approcha de la porte de derrière et la déverrouilla. Une fois à l'intérieur, il sentit l'odeur typique des cuisines froides de restaurant et entendit de la musique.

Se demandant lequel de ses idiots d'employés avait oublié d'éteindre la sono, il s'avança vers la salle à manger. La lumière était allumée aussi ! Décidément quelqu'un allait en prendre pour son grade. Quand il poussa la double porte battante qui donnait sur la grande salle à manger, il s'arrêta net, contemplant ce qu'il voyait : toutes les tables de la salle avaient été mises de côté, sauf une au centre, sur laquelle un derviche tourneur dansait. Les stores du restaurant étaient baissés et dans un coin, à même le sol, trois musiciens jouaient respectivement de l'oud, du ney et de la darbouka. Debout à côté d'eux, une jeune femme agrémentait le tout d'un daf en dansant aussi. Dans le reste de la salle, cinq autres personnes étaient debout et semblaient profiter du spectacle, un verre à la main. Iraj reconnut l'un d'eux, Nojan Yazdi, le gérant du restaurant. Fils d'un ami de feu son père, il l'avait engagé sur sa demande quelques années auparavant. Il resta un moment entre deux portes, fasciné et bercé par ce spectacle, se demandant s'il devait être furieux qu'on n'ait pas demandé la permission, ou s'il devait simplement s'éclipser et faire comme s'il n'avait rien vu. Une des personnes dans la salle finit par le remarquer et attira l'attention de Nojan sur sa présence.

Iraj vit un moment de panique dans les yeux de celui-ci, puis une résignation sur son visage alors qu'il donnait son verre à la personne qui l'avait prévenue et s'approchait. Il tenta un sourire en arrivant près de lui.

-Monsieur Osmani... quelle surprise ! Dit-il en regardant la grande salle derrière lui.

Iraj lui fit signe de la tête pour qu'il le rejoigne derrière la porte battante. S'il devait l'engueuler, et potentiellement le renvoyer, il préférerait faire ça en privé. Une fois qu'ils furent dans le couloir, il lui dit d'une voix grave et sèche :

-Nojan, c'est quoi ce bordel ?

Nojan le regarda en soupirant, puis il se lança dans son explication.

-On fête la naissance de la fille de Hesa, un de nos serveurs, il y a aussi quelques membres du personnel et des amis, dont Arel, un ami turc qui a été soufi...

Sa phrase mourut sur ses lèvres quand il vit l'air peu convaincu d'Iraj. Plus résigné que jamais, il tenta un sourire et ajouta :

-Vous savez monsieur Osmani, quand le shah n'est pas là, les soufis dansent.

Il s'arrêta, un sourire crispé sur le visage, et attendit la réaction de son patron. Iraj resta un moment interdit et passif devant le mauvais jeu de mots de son employé, puis une étrange hilarité prit forme dans sa tête, descendit le long de son œsophage et s'arrêta sur son plexus. Un rire bref émergea, puis, un second, et enfin il se retrouva à rire à gorge déployée de cette mauvaise blague.

Nojan, un peu plus détendu, saisit sa chance en ajoutant :

-Ne vous inquiétez pas monsieur Osmani, on aura tout rangé et nettoyé avant l'ouverture de demain. En plus, on n'a pas utilisé les cuisines.

Iraj qui reprenait son souffle le regarda un court instant silencieusement, et parla à son tour.

-Eh bien, mon petit Nojan, on va les utiliser les cuisines. Va chercher un de tes gars et mettez la table, ça se fête la naissance d'un enfant ! Puis, il se retourna et alluma les lumières de la cuisine de son premier restaurant.

Il resta un moment immobile à regarder l'endroit. Une bouffée de nostalgie fit remonter en lui de nombreux souvenirs. Les coups de feu infernaux, le stress et l'agitation, les créations et les tests de nouvelles recettes lors des jours de fermeture, les ordres criés à sa brigade. Il soupira et alluma les brûleurs à gaz de la plaque devant lui. On s'en était bien occupé, ils étaient propres et s'allumèrent immédiatement. Puis

les gestes revinrent et s'enchainèrent. Il enleva sa veste, alluma le four et sortit les ustensiles nécessaires. À ce moment, Nojan revint avec l'un de ses collègues. Il le chargea d'aller chercher des ingrédients et demanda à son collègue de mettre la table. Quand ses instruments furent prêts, le four et les casseroles chauds, il commença par préparer des lavash, laissant à Nojan la tâche de préparer des coupelles de sabiz, de panir et de torchi. Puis, il se lança dans la préparation de tahtchine et kufte. Avec le riz qui restait, il fit du sholezard pour le dessert.

Quand il eut fini, que le dernier plat était parti en direction de la grande salle, il chercha et trouva quelques carafes de sekanjabin au frigo pour agrémenter le tout. En sortant des cuisines avec ses carafes dans les mains, des cris de joie l'accueillirent. Tout le monde était autour d'une grande table, les mets qu'il avait confectionnés étaient disposés au centre de la table. Assis tout autour, les participants à cette fête étaient en train de rire et manger. Hesa se précipita vers lui pour le remercier, on lui fit une place et lui tapa dans le dos. Il mangea, il but, et partagea un moment de convivialité qu'il n'avait pas connu depuis longtemps.

À l'extérieur, le ciel devenait gris. Iraj se leva et regarda par la porte vitrée, la ville commençait à s'éveiller. Bientôt, il faudrait qu'il joue les trouble-fête et demande à ce qu'on range. Il ferma les yeux et soupira, une bouffée d'air chaud à l'odeur de sable et de safran ébouriffa ses cheveux. Une lumière dorée parvenait de l'extérieur. Il poussa la porte de son établissement (qui aurait dû être verrouillée, se dit-il) et la chaleur l'enveloppa. Il était à l'ombre d'un couvert aux arcades arrondies, recouvertes de mosaïque pastel. Il s'avança au soleil et vit des femmes et des hommes aux habits recouverts de motifs complexes et de couleur vive. Il entendit au loin le blatèment des chameaux et le hennissement des chevaux. Il titubait, écrasé par la chaleur. Un homme s'était approché et lui parlait dans une langue qu'il ne com-

prenait pas. Il regarda le ciel pour y voir le soleil de midi. Le halo lumineux lui brûlait les rétines, le hennissement des chevaux se faisait plus régulier, comme une sirène. La voix de quelqu'un qu'il ne voyait pas lui demandait s'il l'entendait et lui demandait qu'il serre une main qu'il ne voyait pas. Le halo lumineux quitta le ciel et une femme afghane en burka bleue était devant lui. Lui demandant en français s'il l'entendait. Il était couché, la sirène de cheval emplissait sa tête et des secousses le faisaient bouger de gauche à droite.

Iraj se réveilla à l'hôpital, entouré de sa femme et de ses enfants, tous très inquiets. Apparemment, il avait fait une attaque cérébrale. Il avait heureusement été avec des gens qui appelèrent immédiatement les secours, lui dit sa fille aînée en lui tenant la main. Un médecin vint lui expliquer avec des termes très techniques qu'il était tiré d'affaire, qu'il faudrait faire des examens dans les prochains jours et quelles étaient les potentielles séquelles de son accident. Iraj, encore désorienté, hocha sagement de la tête en se disant que les examens n'avaient jamais été son fort, puis pria tout le monde d'aller se reposer.

Iraj avait maintenant presque soixante-dix ans. Suite à son attaque, il avait commencé à passer le flambeau à ses enfants. Il avait aussi promis à sa femme de se ménager. Il prenait soigneusement ses médicaments, malgré la dysgueusie qu'ils lui donnaient. Il avait pris sa retraite dans le sud de la France et ouvert un minuscule restaurant. Le petit troquet n'avait que trois tables et un bar. Le week-end, il préparait un menu, et ne prenait pas ses médicaments pour pouvoir le cuisiner. Il mentait à sa femme en lui disant qu'il cuisinait de mémoire, et elle, elle faisait semblant de le croire. La semaine, il se prélassait au soleil, ne se levant que pour servir les clients de passage. Ses "petites souris" étaient maintenant ses petits-enfants. Il les appelait comme ça pour leur plus grand plaisir, car son petit café s'appelait : Le Chat persan.